

JOANA DE LARA, SA BELLÉ-SŒUR. — IL FAIT EMPOISONNER DONA ISABELLE DE LARA, VEUVE DE DON JUAN D'ARAGON. — IL FAIT METTRE A MORT SES DEUX JEUNES FRÈRES DON PEDRO ET DON JUAN.

Don Pedro, débarrassé de la ligue qui avait si sérieusement compromis son autorité, ne tarda pas à trouver de nouveaux ennemis; cette fois ce ne fut pas avec quelques-uns de ses sujets que la lutte s'engagea. Il vivait depuis quelque temps en assez mauvaise intelligence avec don Pedro le Cérémonieux. Un motif de rupture ne tarda pas à se présenter. Don Pedro de Castille avait descendu le Guadalquivir jusqu'à San Lucar de Barrameda, pour aller voir la pêche des thons. Il trouva dans la baie dix galères aragonaises qui, sous le commandement de Mosen Francès Perellos, se dirigeaient vers la Manche afin d'assister le roi de France dans la guerre que lui faisait l'Angleterre. Mosen Francès Perellos trouva dans les eaux de San Lucar de Barrameda deux bâtiments sous pavillon pisan. Il prétendit que ces navires appartenaient aux Génois; et comme depuis longtemps l'Aragon était en guerre avec la république de Gênes, qui lui disputait la possession de la Corse et de la Sardaigne, il s'en empara, les emmena malgré les réclamations de don Pedro, et les fit mettre en vente. Don Pedro, par représailles, fit saisir les biens des négociants catalans établis à Séville, puis il envoya un ambassadeur au roi d'Aragon, pour demander que Francès Perellos lui fût livré. Le roi d'Aragon répondit que Perellos n'était pas en ce moment dans ses États, et que par conséquent il ne pouvait le livrer; mais qu'aussitôt que cet officier serait de retour, sa conduite serait sévèrement examinée, qu'il serait puni suivant la gravité de sa faute, de manière à ce que le roi de Castille reçût une pleine satisfaction. Cette réponse ne contenta pas l'ambassadeur: il déclara donc de la part de son roi la guerre à l'Aragon. Don Pedro le Cérémonieux répondit qu'il n'était pas juste de faire la guerre à un peuple

pour l'acte d'un particulier; qu'au reste, si on l'attaquait, il se défendrait, et qu'il prenait Dieu à témoin de la justice de sa cause.

Les hostilités commencèrent, et le roi d'Aragon appela à son aide tous les Castillans que les fureurs de leur roi avaient forcés de s'expatrier. Don Enrique, réfugié en France, répondit à son appel, et reçut des domaines, moyennant lesquels il s'engagea à entretenir au service de l'Aragon un corps de 800 cavaliers. Les principaux capitaines du roi d'Aragon étaient don Enrique de Trastamare, don Pedro de Exerica, et le comte Lope Fernandez de Luna. Du côté du roi de Castille, les capitaines étaient Fadrique, maître de Saint-Jacques, les deux infants d'Aragon, don Juan et don Fernand, et enfin don Juan de la Cerda et Alvar Perez de Guzman; mais il faut dire que le roi d'Aragon était bien mieux servi par ses officiers que le roi de Castille ne l'était par les siens. Ces derniers, en effet, détestaient les cruautés de leur souverain et vivaient dans une continuelle appréhension de voir tomber sur leur tête son implacable colère; aussi beaucoup d'entre eux ne tardèrent-ils pas à l'abandonner pour passer au service de l'Aragon. Don Fernand, marquis de Tortose, l'aîné des infants d'Aragon, fut celui qui donna l'exemple de cette défection; il fut bientôt suivi par don Juan de la Cerda et par don Alvar Perez de Guzman. Ces deux seigneurs étaient des gendres de don Alonzo Coronel, seigneur d'Aguilar, qui avait été une des premières victimes de la fureur de don Pedro. Don Juan avait épousé dona Maria Coronel; don Alvar Perez de Guzman était mari de dona Aldonza. Cette dernière avait été remarquée par le roi, qui voulait l'enlever à son mari. Ce motif déterminait les deux beaux-frères à désertir la cause d'un tyran qui, non content de verser le sang de ses sujets, cherchait à leur ravir leur honneur. Don Alvar Perez de Guzman passa en Aragon; don Juan de la Cerda se retira dans ses domaines d'Andalou-

sie, où il rassembla des troupes et il commença à ravager le pays ; mais il fut attaqué et fait prisonnier par les milices de Séville. Le roi était à Tarragona qu'il venait d'enlever aux Aragonais lorsqu'il reçut cette nouvelle. Il manifesta une grande joie en apprenant que don Juan de la Cerda était tombé entre ses mains, et il envoya aussitôt à Séville un de ses arbalétriers à masse, nommé Rodrigo Perez de Castro, avec ordre de mettre, sans le moindre délai, don Juan de la Cerda à mort. Dès que Maria Coronel fut avertie de la captivité de son mari, elle alla se jeter aux genoux de don Pedro, et celui-ci, par un raffinement de cruauté dont lui seul était capable, lui donna un ordre écrit pour que son mari lui fût rendu sain et sauf. Il savait bien cependant que sa condamnation devait être déjà exécutée ; aussi lorsque doña Maria Coronel arriva à Séville pour faire rendre don Juan à la liberté, il y avait huit jours qu'il avait été mis à mort.

Cependant le pape ne voyait pas sans douleur la guerre qui divisait l'Aragon et la Castille ; il avait envoyé dans la Péninsule un légat qui, en 1357, parvint à faire conclure une trêve d'une année. Doña Aldonza Coronel profita de ce temps de paix pour venir à Séville, où se trouvait en ce moment le roi, afin de lui demander la grâce d'Alvar Perez de Guzman. Le roi la fit enlever du couvent de Sainte-Claire où elle s'était réfugiée ; mais s'il fallut dans le principe qu'il employât la violence, bientôt elle cessa d'être nécessaire, et doña Aldonza Coronel devint la maîtresse avouée du bourreau de son père. Don Pedro ne pouvait lui donner pour demeure l'Alcazar, qui était occupé par Maria de Padilla ; il la logea dans un antique bâtiment de construction romaine, élevé sur le bord du Guadalquivir et appelé le Tour-de-l'Or, qui avait sans doute été dans le principe destiné à protéger la navigation. Pendant longtemps, pour fermer le passage du fleuve, on y attachait le bout d'une chaîne, dont l'autre extrémité allait

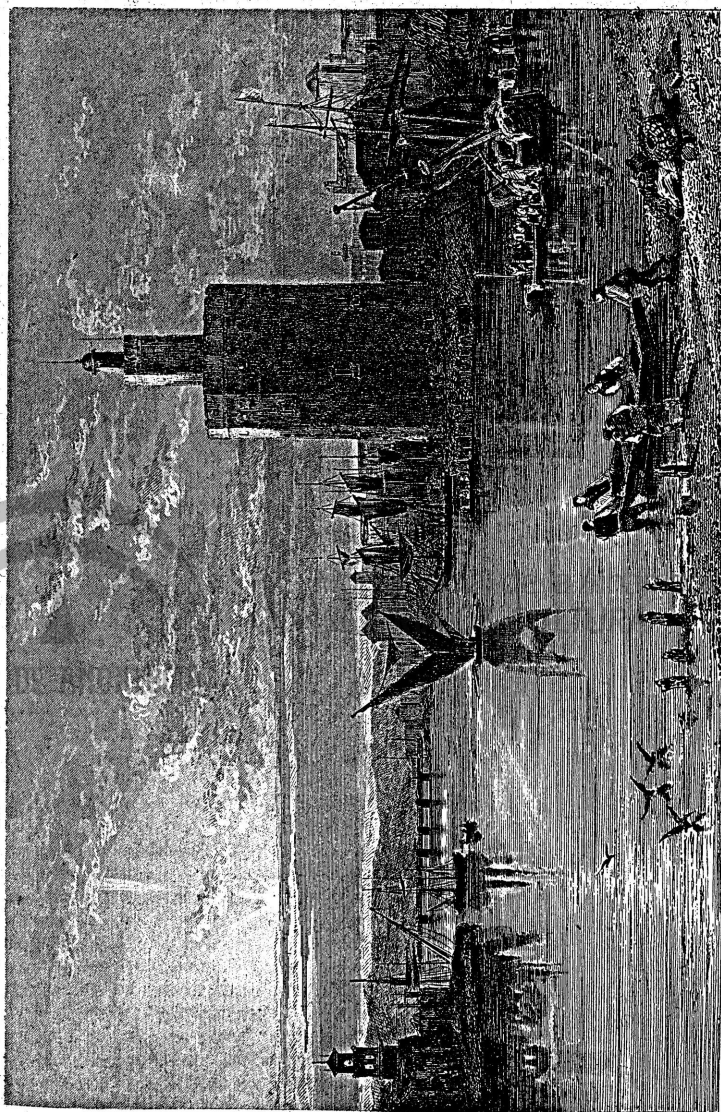
s'accrocher sur la rive droite au faubourg de Triana (*).

Don Pedro donna des gardes à sa nouvelle maîtresse, et pour qu'elle n'eût pas à redouter la jalousie de Maria de Padilla, il lui laissa par écrit de pleins pouvoirs. Aldonza ne tarda pas à en abuser ; elle fit arrêter Hines-trosa, l'oncle de sa rivale ; mais don Pedro désapprouva cet acte : il fit remettre Hines-trosa en liberté ; puis, dégoûté déjà de ces passagères amours, il les quitta pour retourner à Maria de Padilla.

Quand on s'occupe de ce règne, on rencontre à chaque pas le rapt et l'adultère, le meurtre et l'assassinat. Ainsi maintenant, s'il faut laisser de côté les concubines de don Pedro, c'est pour raconter un fratricide. Le maître de Saint-Jacques venait de reprendre Jumilla. Cette ville du royaume de Murcie avait été enlevée pendant la trêve par un seigneur aragonais, qui, prétendant qu'elle était sa propriété privée, soutenait qu'elle n'avait pu être comprise dans les traités conclus entre les deux rois ; mais don Fadrique l'avait reconquise, et pensant avoir mérité par ce service les bonnes grâces de son frère, il venait en toute hâte à Séville, où celui-ci l'avait fait appeler.

Le matin même du jour où don Fadrique devait arriver, le roi fit venir en ses appartements l'infant don Juan d'Aragon, son cousin, et Diego Perez Sarmiento, qui était grand adelantado de Castille. Il leur fit faire serment sur la croix et sur les saints évangiles de garder le secret sur ce qu'il allait leur dire. Après qu'ils eurent juré, le roi parla ainsi à l'infant : « Mon cousin, je sais fort bien, et vous savez comme moi que le maître de Saint-Jacques, don Fadrique, mon frère, vous veut beaucoup de mal. Je crois que vous le lui rendez. Et moi, comme je sais qu'en certaines choses il va contre mon service, je prétends le faire tuer aujourd'hui. Je vous prie que vous m'aidiez ; en le faisant vous me rendrez un grand service. Aussi-

(*) Voir la planche 37.



Engraving, direct

Torre del Oro en Sevilla.

Torre del Oro en Sevilla.

tôt que le maître sera mort, je compte partir pour la Biscaye afin de faire tuer don Tello, et de vous donner les terres de la Biscaye et de Lara qui vous reviennent naturellement, puisque votre femme doña Isabelle est fille de Juan Nuñez de Lara et de doña Maria. » Alors l'enfant répondit au roi : « Seigneur, je vous remercie d'avoir bien voulu me confier votre secret. Il est vrai que je veux beaucoup de mal au maître de Saint-Jacques et au comte don Enrique son frère. Ils ne me veulent pas moins de mal parce que je suis à votre service. Je suis donc très-satisfait que vous ayez pris la détermination de faire tuer aujourd'hui le maître, et si tel est votre plaisir, je le tuerai moi-même. » Le roi fut très-satisfait de la réponse de l'enfant, et lui repartit : « Enfant, mon cousin, j'agréé ce que vous me dites, et je vous prie de faire ainsi que vous le proposez. » Mais Diego Perez Sarmiento, qui était présent, dit à don Juan : « Seigneur, laissez faire le roi, il ne manquera pas d'arbalétriers pour tuer le maître de Saint-Jacques. » Ces paroles déplurent grandement au roi, car il eût vu avec plaisir que l'enfant tuât don Fadrique.

Le mardi 29 mai 1358, le maître de Saint-Jacques, don Fadrique, arriva à l'Alcazar de Séville, à l'heure de tierce; aussitôt il alla faire sa révérence au roi, et le trouva occupé à jouer. En entrant il lui baisa la main, et celui-ci le reçut en apparence de fort bon visage. Il lui demanda de quel lieu il était parti ce même jour, et s'il avait un bon logement. Le maître répondit qu'il venait de Santillane, qui est à cinq lieues de Séville; et que, quant au logement, il ne le connaissait pas encore, mais qu'il espérait bien qu'il serait bon. Alors le roi lui dit d'aller arrêter son quartier, et de revenir ensuite; le roi disait cela, parce que le maître était venu accompagné de beaucoup de chevaliers. Le maître se sépara alors de don Pedro. Il alla voir doña Maria de Padilla, ainsi que les filles du roi, qui se tenaient dans un autre appartement. Doña Maria savait tout ce qui

avait été résolu contre le maître, et quand elle vit don Fadrique, elle lui fit si triste visage que tout le monde aurait pu la comprendre, car elle voulait du bien au maître, et c'était contre son gré que la mort de celui-ci avait été ordonnée. Dès que le maître eut vu doña Maria, ainsi que les filles du roi, ses nièces, il s'en fut et descendit dans la cour de l'Alcazar, où l'on avait laissé les mules. Il voulait aller à son logement pour disposer son monde; mais quand il fut dans la cour, les mules ne se trouvèrent plus, car les portiers du roi avaient fait sortir tout le monde de la cour; ils avaient mis les mules dehors, puis ils avaient fermé toutes les portes. Le maître en voyant que ses mules n'étaient pas là, ne savait pas s'il devait retourner vers le roi, ni ce qu'il devait faire; et un chevalier natif des Asturies, qui se trouvait avec lui, et que l'on nommait Suer Gutierrez de Navalez, comprit qu'il y avait quelque mal là-dessous; il voyait en l'Alcazar un grand mouvement, et dit au maître : « Seigneur, la porte de derrière de la cour est encore ouverte; sortez; les mules ne manqueront pas. » Il lui répéta plusieurs fois ce conseil, car il pensait que si le maître sortait de l'Alcazar, il serait sauvé, ou du moins qu'on ne pourrait le prendre sans qu'un grand nombre des siens mourussent avant lui. Sur ces entrefaites, deux chevaliers de Saint-Jacques, appelés l'un Ferrand Sanchez de Tovar, l'autre Juan Ferrandez, qui ne savaient rien de ce qui se préparait, vinrent dire au maître que le roi le demandait. Le maître se disposa donc à retourner vers le roi : il était fort inquiet, et se doutait déjà du mal qui allait advenir. Comme il passait par les portes du palais, à mesure qu'il pénétrait dans les salles il trouvait moins de monde, car il avait été ordonné aux portiers de ne laisser entrer personne. Le maître arriva jusqu'à l'endroit où était le roi, et on laissa entrer avec don Fadrique le maître de Calatrava, qui l'accompagnait sans se douter en aucune manière de ce qui allait se passer. Lorsqu'ils

arrivèrent au salon où se tenait le roi, ils le trouvèrent fermé. Les portes ne s'ouvrirent pas sur-le-champ, et Pero Lopez de Padilla, le chef des arbalétriers, était dehors avec eux. Enfin ils furent introduits, et le roi dit à Lopez de Padilla, son grand arbalétrier : « Prenez le maître. — Lequel des deux faut-il prendre ? » repartit Padilla. — Prenez le maître de Saint-Jacques, » dit le roi. Et à l'instant Pero Lopez mit la main sur don Fadrique, et lui dit : « Je vous arrête. » Le maître en fut tout épouvanté, et aussitôt le roi dit aux arbalétriers de masse qui étaient là : « Tuez le maître de Saint-Jacques. » Et comme les arbalétriers n'osaient le faire, un homme de la chambre du roi, que l'on appelait Ruy Gonzalez de Atiença, dit à haute voix : « Traîtres, comment vous comportez-vous ? N'entendez-vous pas que le roi vous ordonne de tuer le maître ? » Et comme les arbalétriers virent que le roi le commandait, ils levèrent leurs masses pour frapper don Fadrique. L'un d'eux s'appelait Nuño Fernandez de Roa, l'autre Juan Diente, et un autre Garci Dias d'Albarracin ; et le quatrième Rodrigo Perez de Castro. Quand le maître vit ce qui en était, il se dégagea des mains de Pero Lopez de Padilla, il sauta dans la cour, et portant la main à son épée, il voulut la tirer ; mais il ne put y parvenir, parce que la garde était engagée dans le boudoir. Les arbalétriers arrivèrent sur le maître pour le frapper ; toutefois ils ne le purent d'abord atteindre, parce que don Fadrique courait rapidement d'un côté et d'autre. Enfin Nuño Fernandez, qui le suivait de plus près, l'atteignit et lui donna de sa masse sur la tête, de manière qu'il tomba à terre ; et alors arrivèrent les autres gardes, et tous le frappèrent. Dès que le roi eut vu le maître à terre, il se mit à chercher dans les autres salles de l'Alcazar, pensant y trouver quelques-uns de ceux qui avaient accompagné don Fadrique, car il prétendait aussi les tuer ; mais il ne trouva personne : les uns n'avaient pu entrer avec le maître ; les autres s'étaient enfuis ou

cachés. Cependant il trouva un écuyer appelé Sancho Ruiz de Villegas, qui s'était réfugié dans l'appartement où se tenait Maria de Padilla : il s'était emparé de Béatriz, la fille aînée du roi ; il la tenait entre ses bras, pensant ainsi échapper à la mort ; mais le roi la lui fit arracher, et il le frappa lui-même avec la dague qu'il portait à sa ceinture. Quand Sancho Ruiz de Villegas fut étendu mort, le roi retourna au lieu où gisait le maître ; et trouvant que celui-ci respirait encore, il tira la dague qu'il portait à sa ceinture, la remit à l'un des pages de sa chambre, et le lui fit achever. Puis quand cela fut fait, le roi fit dresser la table, et prit son repas dans la salle où le cadavre du maître de Saint-Jacques était étendu.

Le roi fit ensuite appeler l'infant don Juan, et lui dit qu'il allait partir pour la Biscaye, afin de faire mettre don Tello à mort, et qu'alors ce serait à lui que reviendrait la seigneurie de la Biscaye, puisque sa femme s'en trouvait légitime héritière. L'infant baisa la main du roi, et le remercia de la grâce qu'il lui promettait. Ils se mirent en route pour la Biscaye ; mais don Tello, prévenu de son arrivée, s'embarqua et gagna les côtes de France. Don Juan voyant que don Tello était parti, réclama la seigneurie qui lui avait été promise ; le roi répondit que cela était juste. La junte générale des habitants de la seigneurie fut convoquée et se réunit suivant l'usage sous le chêne de Guernica. Don Pedro présenta don Juan à l'assemblée, en rappelant les droits que donnait à cet infant son mariage avec Isabelle de Lara ; mais il avait eu soin de voir en secret les membres influents de la junte, et d'après les instructions que le roi leur avait données, ils répondirent qu'ils ne voulaient pas d'autre seigneur que le roi de Castille. L'infant don Juan comprit bientôt qu'il avait été joué, et peut-être ne mit-il pas assez de prudence dans l'expression de son mécontentement. Peu de jours après la junte, le roi, qui se trouvait à Bilbao, envoya dire à

don Juan qu'il vint au palais. L'enfant s'y rendit sur-le-champ : il entra dans la chambre du roi ; il n'était accompagné que par trois écuyers, qui restèrent à la porte. Pour toute arme l'enfant portait un petit poignard. Quelques-uns de ceux qui se trouvaient avec le roi ; et qui connaissaient son projet, se mirent à jouer avec l'enfant de manière à lui enlever son poignard. Quand cela fut fait, Martin Lopez de Cordoba, valet de chambre du roi, saisit don Juan à bras-le-corps ; et Juan Diente, l'un des arbalétriers, donna à l'enfant un coup de masse sur la tête ; d'autres arbalétriers arrivèrent, et le frappèrent aussi. Malgré ces coups, l'enfant ne tombait pas : tout étourdi, il fit quelques pas vers l'endroit où était Juan Fernandez de Hínestrosa, qui, le voyant venir ainsi, tira l'épée, la porta en avant, en lui criant : « Oh là ! oh là ! » Un des arbalétriers, appelé Gonzalo Reio, donna un coup de masse sur la tête de l'enfant, qui tomba mort. Alors le roi le fit jeter par une fenêtre de son logement qui donnait sur la place publique, et il dit aux Basques, qui s'y étaient rassemblés : « Tenez, voilà, voilà le seigneur de Biscaye, celui qui voulait vous gouverner. » Le roi fit porter le corps de l'enfant à Burgos : on le garda pendant quelque temps dans le château, ensuite on le jeta dans l'Arlanzon, en sorte qu'on ne le revit plus. Don Juan fut assassiné le mardi 12 juin, quinze jours après que le maître de Saint-Jacques eut éprouvé le même sort.

C'est ainsi que don Pedro le Cruel se vengeait, par la mort de don Juan, de la défection de son frère aîné le marquis de Tortose, qui avait été un des premiers à quitter son parti pour passer au service de l'Aragon. Mais cette vengeance ne lui suffisait pas encore : il fit arrêter la reine Leonor sa tante, mère des infants d'Aragon, et Isabelle de Lara, veuve de don Juan, et les fit emprisonner à Castro Xeriz.

Cependant la guerre entre l'Aragon et la Castille continuait. Le légat du pape faisait, à la vérité, tous ses ef-

forts pour déterminer les deux rois à faire la paix ; mais les prétentions de don Pedro de Castille étaient si follement exagérées, qu'il n'était pas possible de les accepter ; aussi ce prince, furieux de ne pas obtenir tout ce qu'il demandait, attribua ce refus aux principaux chefs de l'armée aragonaise : c'étaient don Enrique de Trastamare, don Tello, et don Fernand, marquis de Tortose. La haine inventive de don Pedro le Cruel chercha par quel crime il pourrait faire retomber sur eux sa vengeance. Il tenait prisonnière à Castro Xeriz la reine Leonor, sa tante, mère de l'enfant don Fernand : il la fit mettre à mort ; il fit aussi renfermer dans Almodovar del Rio doña Juana de Lara, épouse de don Tello. Il l'avait prise lorsque celui-ci s'était sauvé en France après la mort de don Fadrique. Quelques jours plus tard il la fit ramener à Séville, où elle fut tuée par ses ordres. Enfin Isabelle de Lara, veuve de don Juan, vivait encore. Il l'avait fait enfermer à Castro Xeriz avec doña Leonor ; il l'envoya, après la mort de celle-ci, à Xeres de la Frontera. Il fit aussi transférer dans cette dernière ville Blanche de Bourbon, sa femme, qui était depuis déjà longtemps dans le château de Sigüenza. Ces deux infortunées furent mises dans la même prison, mais Isabelle de Lara souffrit moins longtemps : elle mourut la première, et l'on croit qu'elle fut empoisonnée.

La guerre cependant continuait avec acharnement entre l'Aragon et la Castille, et don Pedro le Cruel eut plus d'un échec à subir ; il en fut un surtout dont il éprouva un vif ressentiment. Dans le mois de septembre de l'année 1359, un corps d'armée commandé par don Juan Fernandez de Hínestrosa et par don Fernand de Castro fut battu par don Enrique et par don Tello. Don Fernand de Castro parvint à s'échapper en fuyant à toute bride ; mais Hínestrosa fut tué. Le roi de Castille en fut vivement affecté, car Hínestrosa était l'oncle maternel de doña de Padilla. Ne pouvant se ven-

ger sur les ennemis, il fit retomber sa colère sur ses plus jeunes frères, don Juan, qui n'avait alors que dix-neuf ans, et don Pedro, qui n'était âgé que de quatorze. Ils furent mis à mort par ses ordres. Ni leur jeunesse, ni leur innocence, ne purent les protéger contre ce tyran qui, souillé déjà du sang de don Fadrique, n'hésita pas à commettre encore deux fratricides.

FIN DU RÈGNE DE DON PEDRO LE CRUEL. — PRÉDICTION DE SAINT DOMINIQUE DE LA CHAUSSÉE. — MORT DE SIMUEL LEVI. — MORT DE YUSUF-ABU'L-HEGIAG. — MOHAMMED-BEN-YUSUF LUI SUCCEDE. — IL EST DÉTRÔNÉ PAR ISMAIL, QUI A SON TOUR EST DÉTRÔNÉ PAR ABU-SAÏD, SURNOMMÉ ALHAMAR OU LE ROUGE. — PAIX ENTRE L'ARAGON ET LA CASTILLE. — MORT DE LA REINE BLANCHE DE BOURBON. — MORT DE MARIA DE PADILLA. — MORT DU ROI ABU-SAÏD ET DE TRENTE-SEPT CHEVALIERS MAURES. — NOUVELLE GUERRE ENTRE L'ARAGON ET LA CASTILLE. — MORT DE L'INFANT FERDINAND D'ARAGON. — DON ENRIQUE APPELLE EN ESPAGNE LES COMPAGNIES BLANCHES COMMANDÉES PAR BERTRAND DUGUESCLIN. — DON PEDRO ABANDONNE L'ESPAGNE SANS COMBATTRE. — IL EST RAMENÉ PAR LE PRINCE DE GALLES. — BATAILLE DE NAVARETE. — DON PEDRO VEUT MASSACRER LES PRISONNIERS DE GUERRE. — LA MÉSENTELLIGENCE SE MET ENTRE LUI ET LE PRINCE NOIR. — DON PEDRO SIGNE LE SON RETOUR PAR DE NOUVEAUX MASSACRES. — DON ENRIQUE REVIENT EN CASTILLE. — SIÈGE DE TOLÈDE. — BATAILLE DE MONTIEL. — MORT DE DON PEDRO.

La victoire remportée sur Hini-trosa par don Henrique, don Tello, et le comte d'Osuna, qui commandaient l'armée aragonaise, avait considérablement augmenté leur assurance. Ils entrèrent donc dans la Rioja et s'emparèrent de Najara. Dans cette ville, ils firent mettre à mort un grand nombre de juifs par haine pour don Pedro et parce que ce prince favorisait d'une manière toute particulière ceux de ses sujets qui suivaient la loi de Moïse. Ils pénétrèrent jusqu'à Pancorvo et ils reprirent la ville de Tarazona. De son côté, le roi don Pe-

dro s'empressa de rassembler son armée. Il s'avança en toute hâte pour aller s'opposer aux progrès des Aragonais, et alla camper à Azofra, village peu éloigné de Najara.

Si l'histoire devait écarter le récit de tout ce qui paraît surnaturel, peut-être faudrait-il passer ici sous le silence une prédiction qui vint effrayer don Pedro et qui, peut-être, ne fut pas sans influence sur le reste de sa carrière. Un prêtre de la ville de Saint-Dominique de la Chaussée se présenta au camp et demanda à parler au roi. « Seigneur, lui dit-il, j'ai vu en songe le grand saint Dominique de la Chaussée qui m'a chargé de venir vous trouver et vous conseiller de bien vous tenir sur vos gardes, car vous devez recevoir la mort de la main du comte don Enrique votre frère. »

En entendant ces paroles, le roi se troubla et demanda au prêtre si quelqu'un l'avait envoyé pour lui adresser une semblable menace. « C'est, reprit celui-ci, saint Dominique seul qui m'a commandé de venir vous donner cet avis. » Don Pedro ayant appelé du monde, le prêtre répéta en public ce qu'il avait dit en particulier, et comme il persistait à soutenir que saint Dominique seul l'avait engagé à faire cette démarche, le roi ordonna d'élever immédiatement un bûcher devant sa tente, et il y fit brûler vif le messager de saint Dominique.

Un auteur célèbre a dit : « Souvent des faits qui, suivant les probabilités, ne devaient pas avoir lieu, arrivent par cela seul qu'ils ont été prédits. » Cette pensée s'applique merveilleusement à la prédiction de saint Dominique. Un combat fut livré entre les Castillans et les Aragonais; ces derniers furent mis en fuite et forcés de se retirer à Najara. Don Enrique s'était réfugié dans cette place, mais elle était mal approvisionnée; il était impossible d'y faire une sérieuse résistance. Tous les partisans de don Pedro voulaient donc qu'elle fût attaquée sans le moindre délai; on y eût pris don Enrique. Dans toute autre circonstance, le roi

de Castille n'eût pas laissé échapper cette occasion d'assouvir sa haine et d'assurer sa tranquillité; mais peut-être la prédiction qu'il venait d'entendre lui fit-elle craindre un de ces retours de fortune si fréquents à la guerre. Il ne voulut pas presser son ennemi; il le laissa tranquillement sortir de Najara et défendit qu'on le poursuivît. Il se contenta de mettre une bonne garnison dans la ville qu'il avait recouvrée, puis il retourna à Séville, où il continua à faire mettre à mort tous les seigneurs qui lui portaient ombrage. Plusieurs de ceux que sa colère menaçait avaient été chercher un refuge en Portugal. Le roi de ce pays s'engagea à les livrer, et le roi de Castille, en échange, promit de faire arrêter, et d'envoyer en Portugal, Coelho, Alvaro et Pacheco, afin que don Pedro pût venger sur eux la mort de sa maîtresse Inez de Castro. Ce marché de sang s'exécuta. Men Rodriguez Tenorio, Ferrand Gudiel de Tolède, Fortun Sanchez Calderon, et d'autres encore, furent remis au tyran de la Castille, qui les fit mettre à mort. Alvaro et Coelho furent envoyés en Portugal. Quant à Pacheco, lorsqu'on vint pour l'arrêter, il était à la chasse; il fut possible de l'avertir du danger qui le menaçait; il eut le temps de se réfugier en Aragon.

Quelque horreur que puisse inspirer le récit de ces assassinats, il faut en rapporter de plus odieux encore. La colère, la vengeance, avaient paru jusqu'à présent les seuls mobiles des crimes de don Pedro, et; malgré tout ce que ces passions ont d'affreux, au moins elles ne présentent rien de bas et n'avalissent pas la pensée; mais tremper ses mains dans le sang par amour pour l'argent, c'est joindre la bassesse à la perversité; c'est là cependant qu'en était arrivé don Pedro. Cupide autant que cruel, il fit mettre à mort, en 1360, son trésorier Simuel Levi. Ce juif, tout en remplissant les coffres de don Pedro, avait accumulé pour son compte d'immenses richesses; il avait fait aussi la fortune de ses parents. Tout ce qu'il avait

amassé fut confisqué par don Pedro.

A chaque instant l'histoire des Maures vient se mêler à celle des rois de Castille. Il faut interrompre ici le récit des crimes de don Pedro et s'occuper un instant des révolutions qui agitaient le royaume de Grenade. A la mort d'Alphonse le Vengeur, le prince musulman qui régnait dans la Péninsule était, on se le rappelle, Yuzuf-Abu'l-Hegag. Le 1^{er} sjawal 755 (19 octobre 1354), ce roi était prosterné dans la mosquée principale de Grenade, où il faisait sa prière, lorsqu'un homme furieux se jeta sur lui et le poignarda. Aux cris de détresse poussés par ce prince, la prière cessa; on se précipita sur l'assassin, qui fut aussitôt mis à mort par les témoins de son crime. On reporta le roi à son palais; mais il rendit le dernier soupir lorsqu'on y arriva. On proclama aussitôt pour roi son fils aîné Mohammed (*). Ce prince s'empressa de faire demander au jeune roi de Castille la continuation des trêves qui avaient été conclues en 1350. Don Pedro accueillit volontiers cette demande, et Mohammed l'aïda de ses vaisseaux dans la guerre qu'il faisait à l'Aragon. Le roi de Grenade gouverna tranquillement ses États pendant cinq années; mais Ismail, son frère consanguin qui ambitionnait le trône, et Abu-Saïd qui était aussi son parent, conjurèrent contre lui. Ils rassemblèrent bientôt un assez grand nombre de partisans. Le 28 ramadan 760 (23 août 1359), cent hommes déterminés profitèrent de l'obscurité de la nuit pour escalader la partie la plus élevée du palais de Mohammed. Ils y attendirent en silence que la moitié de la nuit fût écoulée; alors, à un signal donné, ils se précipitèrent dans le palais tandis que d'autres conjurés attaquaient et brisaient les portes, en proclamant pour roi le prince Ismail;

(*) Ferreras le nomme dans un endroit Mohammed-Yago et dans un autre Mohammed-Lago-abul-Gualid; il dit, année 1354, qu'il était oncle de Yusuf, et, année 1359, qu'il était son frère. Il fait mourir Yusuf le

gar ils pensaient que ceux qui étaient entrés les premiers n'avaient pas manqué de mettre Mohammed à mort; mais ceux-ci, plus avides de pillage qu'empresés de verser le sang, s'occupaient à dévaliser le palais. Pendant ce temps Mohammed était, avec une des femmes de son harem, dans une pièce retirée. Il descendit dans les jardins; son fils s'y était déjà réfugié. Ils y trouvèrent heureusement des chevaux; ils prirent la fuite et arrivèrent sains et saufs à Guadix, où les habitants reçurent Mohammed comme leur roi et leur seigneur.

Le rebelle Ismaïl fut proclamé roi et s'empessa d'envoyer des ambassadeurs à don Pedro le Cruel. Il lui demanda le maintien des trêves, et offrit de continuer à l'aider de ses vaisseaux dans la guerre qu'il soutenait contre l'Aragon. Don Pedro accepta ces offres. Cependant, Mohammed voyant que le secours de don Pedro lui manquait pour remonter sur le trône, passa en Afrique, où le roi de Fez, Abu-Salem, lui fit le meilleur accueil. Ce prince lui donna des troupes pour venir combattre l'usurpateur; mais elles étaient à peine débarquées en Andalousie, qu'elles reçurent la nouvelle de la mort de leur souverain, et que l'ordre leur fut transmis de retourner en Afrique. Leur départ priva Mohammed de la plus grande partie de son armée; il ne se sentait plus assez fort pour tenter les chances de la guerre, et il se retira à Ronda, qui s'était déclarée pour lui. Néanmoins Ismaïl ne jouit pas longtemps du pouvoir qu'il avait usurpé. Abu-Saïd avait été l'un des artisans les plus actifs de la révolution qui avait renversé Mohammed. Il avait fait donner à son jeune parent le titre de roi; mais il avait, en réalité, gardé pour lui-même la plus grande partie de l'autorité. Il

19 novembre. Il y a une erreur d'un mois. Mariana le nomme Mohammed-Lago; Ginès de Hita l'appelle Mahomad Lagus. Bleda lui donne le même nom et il ajoute: le nom de Lagus signifie en arabe le Vieux. Marmol lui donne encore le surnom de Abil-Gualid ou Abu'l-Walid et celui de Ibn-Nacer ou ben-Nasser.

en profita pour gagner presque tous les chefs, et, le samedi, 25 sjaban 761 (11 juillet 1360), une révolte éclata dans Grenade. Ismaïl fut pris et massacré, et l'on proclama roi à sa place Abu-Saïd, plus connu sous le nom d'Alhamar, c'est-à-dire le Rouge, qui lui fut donné soit à raison de la couleur de sa barbe et de ses cheveux, soit parce qu'il descendait d'Alhamar, le premier roi de Grenade. Abu-Saïd sachant que le roi de Castille était favorable au parti de Mohammed-ben-Yusuf, dut naturellement rechercher l'alliance du roi d'Aragon. Ce fut pour don Pedro le Cruel un sujet de mécontentement et d'alarmes. A peine assez fort pour résister à l'Aragon, il se demanda comment il pourrait faire pour lutter contre les Aragonais sur les frontières de la Castille, et contre les Maures dans le cœur de l'Andalousie. Il résolut d'avoir recours à la ruse qui, tant de fois, lui avait réussi. Il accueillit les ouvertures de paix que lui faisait le nouveau roi de Grenade, et, après avoir ainsi mis ses frontières en sûreté du côté des Maures, il partit, au commencement de l'année 1361, pour faire la guerre en Aragon. Il remporta quelques avantages dans cette campagne, qui se termina par un traité de paix. Don Pedro de Castille, qui avait ses arrière-pensées, se montra peu exigeant: il demanda seulement que don Enrique, don Tello, et tous les réfugiés castillans qui se trouvaient en Aragon, fussent renvoyés de ce pays. Moyennant cette concession, il offrit de rendre à don Pedro le Cérémonieux les places qu'il lui avait enlevées, et promit d'être, à l'avenir, son ami fidèle et son allié sincère. Ces conditions furent acceptées. Don Pedro remit les villes dont il s'était rendu maître; mais ce ne fut pas sans conserver dans son cœur un vif ressentiment de la nécessité où il était de les restituer. Dans ses instincts de bête féroce, il avait besoin de faire tomber le poids de sa colère sur quelqu'un. Que ce fût sur un innocent ou sur un coupable, peu lui importait, pourvu que du sang fût versé. L'infortunée reine Blanche de Bourbon était tou-

jours prisonnière ; elle avait été successivement renfermée à Arevalo, à Tolède, à Sigüenza, à Xerez de la Frontera ; c'est dans cette dernière ville qu'elle était captive quand, en 1361, don Pedro revint à Séville après avoir conclu la paix avec l'Aragon ; ce fut sur elle qu'il se vengea des concessions qu'il avait été obligé de faire. Elle avait pour garde Inigo Ortiz de las Cuevas, qui s'appelait aussi de Estuñiga. Don Pedro envoya à Xerez un homme que l'on nommait Alonso Martínez de Uruña. C'était un serviteur de ce maître Paul de Pérouse, médecin et trésorier du roi, qui avait été accusé d'avoir empoisonné Alonzo de Albuquerque. Cet homme venait pour donner du poison à la reine ; mais quand don Inigo Ortiz se fut entretenu avec lui, et quand il sut ce qu'on prétendait faire, il s'en alla vers le roi, et lui dit qu'il n'accomplirait jamais une telle action ; que tant que la reine se trouverait confiée à sa garde, il croirait faire un acte de trahison s'il prêtait son consentement à ce qu'elle fût mise à mort ; que si le roi voulait la faire périr, il n'avait qu'à la retirer de ses mains. Le roi fut très-irrité des scrupules d'Inigo, et il ordonna qu'on remit la prisonnière à Juan Perez de Rebolledo, habitant de Xerez, son sergent d'armes. Quand la reine fut au pouvoir de celui-ci, le roi la fit tuer. Cette infortunée princesse n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'elle mourut. Elle était blonde ; elle avait le teint très-blanc et sa figure était pleine de grâce ; elle était bonne et pieuse ; elle passait une partie de son temps à prier, et elle souffrit avec une admirable résignation les maux de sa longue captivité. Les romanciers, qui veulent trouver de l'amour partout, flétrissent la mémoire de cette infortunée princesse en supposant une intrigue incestueuse entre elle et le maître de Saint-Jacques. Il suffirait peut-être, pour en faire justice, de rapporter deux vers de ces chants populaires où les traditions de l'époque se trouvent consignées avec une si touchante naïveté :

« Je meurs sans que le roi m'ait connue, et je m'en vais parmi les vierges. »

On peut, au reste, opposer à cette calomnie un argument plus puissant encore, celui des chiffres et des dates. Au mois de mars 1351, don Fadrique, après avoir pleuré avec sa mère à Llerena, se retira dans ses domaines pour ne reparaitre à la cour de son frère que deux années plus tard. C'est pendant son absence, le 21 février 1352, que Blanche de Bourbon arriva à Valladolid. Le mariage fut célébré le 3 juin 1352. Don Fadrique était toujours absent ; il n'assista pas à la célébration. Où donc placerez-vous cette intrigue amoureuse qui aurait dû précéder le mariage, puisque c'est deux jours après qu'il eut été conclu, le 5 juin, que don Pedro a abandonné sa femme ?

Don Fadrique n'est revenu à la cour qu'en 1353, quelque temps après le mariage, et il a été bien accueilli par son frère, qui ne l'avait pas vu depuis deux ans. Est-ce que le roi don Pedro l'eût reçu d'une manière amicale s'il eût eu, comme on le prétend, connaissance de l'intrigue qu'on invente ? En 1353, don Pedro fit arrêter la reine Blanche de Bourbon, qui était à Medina-del-Campo avec la reine mère et avec Léonore d'Aragon ; il la fit jeter dans une prison. A l'exception du peu de semaines de liberté dont elle jouit à Tolède, elle fut toujours captive et renfermée avec la plus grande sévérité. Les détails que donne la chronique de Lopez de Ayala, nous apprennent qu'elle ne pouvait communiquer avec personne. « Un jour, dit cet auteur, pendant qu'elle était dans la prison où elle mourut, un homme, que l'on eût pris pour un pasteur, se présenta au roi comme il se préparait à la chasse dans les environs de Xerez et de Medina-Sidonia, et cet homme dit au roi que Dieu l'envoyait vers lui pour lui annoncer que les maux qu'il faisait endurer à la reine Blanche étaient montés jusqu'au ciel, dont, sans aucun doute, la colère saurait l'atteindre ; que bien au contraire s'il retournait vers celle qui était son épouse et